

pour s'en retourner, elle était sûrement encore bien débarrassée. Ils ont retrouvé leurs parents. Ils arrivent à la porte. Quand ils se mettent à frapper (les parents) disaient :

— Ah si nos pauvres petits étaient là, nous avons du pain.

Tous les pauvres petits enfants se sont mis à crier :
Papa, nous voilà !

Mercey-le-Grand, Mme Vve Vuilleminot
originaire de Labergement-Saint-Jean, en Bresse.

26. Cendrillon

C'étaient des gens qu'avaient trois filles, pi la plus jeune, sa marraine, c'était une fée. Elle ne sortait pas, Cendrillon, elle était toujours dans les cendres, vers le fourneau. Et puis quand i sont vnu fortes, ses sœurs, i en avait deux qu'allaient au bal tous les soirs, et puis en rentrant le lendemain matin elles disaient à Cendrillon :

— Ah ! si t'avais vu si c'était beau, l'beau bal, des belles princesses. I avait ci, i avait ça.

Elle n'avait pas d'habits pour y aller, et puis tout par un beau coup elle s'en va trouver sa marraine en pleurant, en y disant que ses sœurs étaient toujours au bal et puis elle, qu'elle ne pouvait pas y aller. Sa marraine lui dit :

— Tu viendras ce soir.

Elle y va le soir. Sa marraine l'habille en princesse : belle princesse, ma foi. Elle va à son jardin, elle cueille une grosse courge, elle la vide, elle en fait une belle carrosse, elle y attelle quatre rats : ces quatre rats c'étaient des beaux chevaux de course. Alors sa marraine lui dit avant de partir :

— A minuit moins dix, i t'faut quitter le bal. C'est toi q'tu sra la plus belle.

La voila partie avec ses quatre rats, sa carrosse. La voila qu'arrive sur le bal : c'était elle la plus belle du bal. L'fils du roi n'avait jamais vu une si belle princesse, qu'a été la demander pour danser ; et à onze heure et demi i rgarde l'heure. A minuit moins dix elle a quitté le fils du roi et elle a rmoné en carrosse et pi elle elle a arrivé chez sa marraine. Après a rentré chez elle en cendrillon.

Puis l'lendemain ces sœurs lui ont dit :

— Ah ! Cendrillon, si t'avais vu la belle princesse, s'qu'elle était belle. Elle a dansé d'avec le fils du roi. Qu'elle était belle !

Le soir après, elle va retrouver sa marraine. Elle la rhabille, elle lui rdonne sa carrosse, ses chevaux puis la voila partie. Elle lui dit à douze heure dix faudra quitter je bal.

Elle était même bien plus belle que la veille, ma foi. Elle avait fait un peu connaissance au fils du roi. Les heures passent vite. Tout pa i bon coup, à minuit moins cinq elle a vu l'heure. Elle a lâché l'fils du roi puis elle s'a sauvé. En s'sauvant elle a perdu sa sandale. Elle a monté en carrosse et puis la voila partie. Elle arrive chez sa marraine, elle a été déshabillée. Elle arrive chez ses parents, Cendrillon.

Et le fils du roi avait ramassé la sandale. I voulait savoir au pied qu'elle allait. La demoiselle au pied qu'ça allait i voulait la marier. Il on tout tnu les villages par là autour, pour voir si la sandale allait aux pieds des demoiselles. I sont vnus chez Cendrillon, i z ont essayé à ses deux sœurs : ça n'allait pas. Et les sœurs de Cendrillon ont dit :

— Oh ! c'est pas la peine de lui essayer les sandales, elle ne sort jamais.

— Oh ! i dit, ça n'fait rien : i faut essayer à tous les pieds.

Ils ont essayé à Cendrillon. Sûr, ça y allait tout comme un gant : c'étaient les siens. Et il a marié Cendrillon.

Burgille. Louis Mourgeotte.

RACONTOTTES

Les Suisses... par eux-mêmes.

C'est qu'on est lent, chez nous, à entreprendre, et, une fois engagé dans l'entreprise, prudent. Il faut que les circonstances soient bien fortes pour nous entraîner, et, tout en étant entraînés, on retient. On est toujours au commencement de faire, on se propose de faire plutôt qu'on ne fait. On est sur le point de se mettre à essayer ; on réfléchit longtemps avant d'essayer. Et, une fois qu'on est parti, on n'est jamais tellement parti qu'on ne trouve moyen de rester méfiant, étant inquiet de voir comment les choses tournent. Et pour peu qu'elles tournent mal...

Ça durera tant que ça voudra, mais on sait qu'il faut que ça passe et que ça passera et on laisse passer. Et même si tout est changé autour de nous, voyez-vous, nous autres, on n'a pas changé. On n'a rien pu sur les choses, mais elles n'ont rien pu sur nous.

C. F. Ramuz. La guerre aux papiers.

Est-ce encore vrai ?

C.-F. Ramuz répond en 1934 à l'enquête d'un journal français : que pensez-vous de la France ? — Mais, je pense que c'est mon pays, bien que ce ne soit pas ma patrie... Je suis dedans et il m'est impossible de la considérer du dehors.

Et il termine :

On a beaucoup parlé de l'Europe ces dernières années. Ne vous semble-t-il pas qu'à l'heure qu'il est il y a au moins deux « Europes » et que nous appartenons, vous et moi, j'entends d'une part vous, les Français, et d'autre part nous, les Vaudois, les Neuchâtois, ou les Suisses tout court, à cette même moitié ou à ce même quart d'Europe, où il est encore possible de s'exprimer spontanément sans se condamner par là même à mourir de faim ou à finir sa vie dans un camp de concentration ?